

peuple, ma mémoire retiendra vos noms exécrables; l'histoire saura que c'est vous, et vous seuls, qui m'avez empêché de sauver la famille royale... Messieurs de Varni, dès ce moment vous êtes déshonorés!

A ce mot qui tomba comme un soufflet sur la joue du vicomte et de son fils, M. de Varni sentit sa langue se délier; il allait parler, mais il n'en eut pas le temps; Elzéar le prévint.

Lui aussi, avait senti ce mot de déshonneur pénétrer jusque dans le plus intime de son être, et y réveiller la souffrance et la vie. Une rougeur subite avait remplacé cette pâleur mortelle, qui, depuis la veille, était répandue sur son visage; son oeil éteint s'était enflammé.

Il marcha droit à son père et lui dit :

— Monsieur, je me souviens en ce moment que votre mère était d'Ajaccio; il y a du sang corse dans vos veines.

— Que voulez-vous dire ?

— En Corse, lorsqu'un fils déshonore son père, son père le tue : tuez-moi.

Et, avec un geste d'une simplicité terrible, il lui présenta la crosse d'un pistolet.

M. de Varni recula, frémissant d'horreur.

— Mon père, dit alors Elzéar avec l'accent d'une ardente prière, il n'y a que ce moyen. Ma religion me défend de me tuer; d'ailleurs, le suicide ne paraîtrait qu'une nouvelle preuve de mon désespoir et de mon infamie... et vous comprenez pourtant, oh ! oui, vous comprenez, n'est-ce pas ? que je ne peux pas survivre... Écoutez-moi : Dieu, qui a eu pitié de nous, vient de me rendre toute la lucidité de ma raison. Si vous me tuez, il sera clair que vous reniez toute responsabilité dans ma honte... Moi mort, vous redevenez innocent... Devant mon cadavre, la juste colère de M. de Bouillé tombe, et peut-être consent-il à laisser dans l'oubli ces deux noms qu'il vient de vouer à l'opprobre.

— Non, c'est trop affreux, je n'en aurai jamais la force, murmura le vicomte en se détournant.

Pendant ce dialogue rapide, les officiers s'étaient rangés en demi-cercle; ils regardaient avec une douloureuse curiosité M. de Varni et Elzéar.

L'action de celui-ci leur paraissait si étrange, si inexplicable, elle constituait une exception si monstrueuse aux idées d'honneur, patrimoine de tout gentilhomme, elle contrastait si complètement avec la noble et juvénile figure d'Elzéar, qu'à chaque instant ces cavaliers s'attendaient à voir jaillir une explication imprévue.

En ce moment, Elzéar se retourna vers eux ! le feu de la fièvre brûlait dans son regard.

— Messieurs, leur dit-il, d'horribles présomptions m'accablent; je ne m'abaisserai point à les discuter. Avoir vu le roi et la reine arrêtés devant moi, et ne pouvoir rien pour leur salut, c'est déjà assez pour que je veuille mourir. Mon père et moi sommes sous le poids d'une fatalité que nous n'avons en ce moment ni l'espoir ni le temps de vaincre. Je viens de demander à M. de Varni le seul service que je puisse attendre désormais de ceux qui m'aiment; je l'ai prié de me tuer, il refuse; quel est celui de vous qui veut le remplacer ?

En disant ces mots, l'attitude d'Elzéar était si noble, tant de franchise et de courage brillait sur son visage, que les officiers se sentirent émus, et qu'une sorte de vague admiration succéda chez eux à l'étonnement et à la colère.

Elzéar alla d'abord à M. de Bouillé et lui tendit le pistolet.

— Non, lui dit le général, vous ne ferez pas de moi un meurtrier. Innocent, votre mort serait un crime; coupable, votre sang me salirait.

Sans mot dire, Elzéar alla à M. de Goguolas, et lui adressa le même geste, la même silencieuse prière.

— Non, répondit M. de Goguolas, je suis un soldat, je ne suis pas un bourreau.

Elzéar passa successivement devant chacun des officiers qui formaient la petite troupe, et il n'en obtint que des réponses analogues.

Le jeune homme arriva ensuite à Dominique Ermel; celui-ci le contempla avec une indicible expression de douleur et de tendresse; il lui prit la main, la couvrit de baisers et de larmes, et refusant le pistolet :

— Oh ! monsieur Elzéar, j'espérais que vous ne me le demanderiez pas !

Il ne restait plus que Claude. Au moment où Elzéar s'approcha de lui, un observateur attentif eût pu lire, sur cette figure impassible, une incroyable expression de joie et de haine satisfaite; mais cette expression s'effaça rapidement, et il répondit avec un air de respectueuse affliction :

— Veuillez me pardonner, monsieur ! c'est la première fois que je vous aurai désobéi.

— Vous le voyez bien, il n'y a que vous ! s'écria Elzéar en se tournant de nouveau vers son père.

M. de Varni restait immobile.

— Si vous me refusez encore, je me tue, lui dit tout bas Elzéar; — nous serons déshonorés dans ce monde, et je serai damné dans l'autre.

La main de M. de Varni touchait le pistolet; mais il ne le prenait pas.

— Vous pensez bien, monsieur, reprit son fils, que ce n'est pas en un moment comme celui-ci qu'on recule devant une résolution comme la mienne, choisissez : je vous donne cinq minutes, pendant lesquels je vais me recueillir et prier Dieu.

Elzéar tira sa montre, puis il se mit à genoux; le pistolet était toujours entre ses mains, mais à portée de la main de son père.

La prière fut courte et fervente : « Le roi, la reine, Adrienne, Raymon, ma mère ! » tels furent les seuls mots que le vicomte entendit.

Tous les assistants frémissaient d'épouvante, tous les yeux étaient fixés sur ces deux hommes.

Elzéar se releva : — Les cinq minutes sont écoulées, dit-il; mon père, j'attends.

M. de Varni prit le pistolet; un cri à demi étouffé s'échappa de toutes les poitrines.

— Vive le roi ! s'écria le jeune homme pendant que son père armait la détente.

— Vive le roi ! répéta le vicomte; et en même temps le coup partit. Elzéar tomba baigné dans son sang; la balle avait pénétré en pleine poitrine; il était mort.

— Vous tous qui êtes ici, s'écria alors M. de Varni tenant encore dans ses mains le pistolet fumant; vous tous qui êtes ici, vous êtes témoins que je viens de racheter mon honneur : êtes-vous content de la rançon ?

Personne ne répondit; M. de Varni s'adressant alors à M. de Bouillé :

— Monsieur le marquis, lui dit-il en montrant le corps d'Elzéar, puis-je espérer que ce sang suffira pour effacer mon nom de la page déshonorante où vous vouliez l'inscrire ?

— Oui, répondit le marquis, mais vous me faites horreur; je vous promets de vous oublier; ni vous ni votre malheureux